

Mirabilia de Vincent Lambert

Isabelle Décarie

Numéro 274, hiver 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95174ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

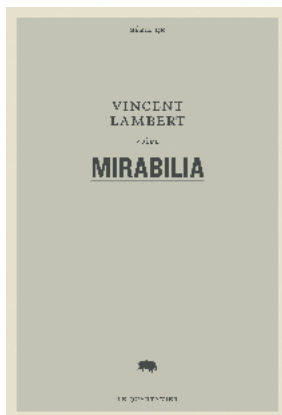
Décarie, I. (2021). Compte rendu de [*Mirabilia* de Vincent Lambert]. *Spirale*, (274), 56–57.

VIVRE PAR ACCIDENT

MIRABILIA

VINCENT LAMBERT

Le Quartanier, 2019, 284 p.



À l'orée de ce si beau titre, *Mirabilia*, on peut imaginer qu'on s'apprête à lire un poème dans lequel l'auteur va chercher à débusquer des merveilles, des êtres exotiques qui vont nous émouvoir, des beautés cachées qui sauront nous surprendre, et que le livre se transformera dès lors en un répertoire d'objets mirobolants. Heureusement, rien n'est moins vrai. Loin d'une certaine poésie néolyrique qui se nourrit de sentiments généreux ou qui tente de capter la belle émotion, l'écriture de Vincent Lambert se situe au degré zéro de l'affect. À force de devoir mémoriser les tragédies historiques à l'école (« *le dernier siècle n'était pas à moitié écoulé qu'il valait déjà / vingt ans de minutes de silence // sortez vos cahiers, effacez tout / gardez seulement le travail rend libre* ») et de survivre aux traumatismes privés (la mort présumée de la mère, le séjour du grand-père à l'hôpital, le cancer d'un ami, les incidents de l'enfance), le poète relate plutôt, dans ce long poème unique qui exige souffle et patience, l'impossible coïncidence de l'identité avec elle-même, le décollement interne du sujet ultrasensible, engourdi par l'effroi ressenti face à l'insensé et à l'obligation d'être au monde. Le titre du poème renvoie plutôt, comme en miroir, à la citation empruntée à *Micromégas* de Voltaire : « *rien qu'un livre tout blanc sur le bout des choses.* »

Le poème, ce serait donc ce livre vierge qui tente page après page de renouer avec le fragment le plus fragile des choses, mais qui attend aussi secrètement le bout comme un « boum », une explosion comme dénouement, la fin des temps si désirée. En espérant une résolution catastrophique qui n'arrivera pas, le poète interroge dès lors la place qu'occupent ces êtres trop perméables à ce qui les entoure et qui n'auront pas suivi le chemin néolibéral de la productivité. Personne ne les attend, ne pense à eux, chacun étant occupé à alimenter sa propre frénésie : « *magique / à quel point la vie / continue sans nous / sans définition / sans personne qui sait / trop vivre* ». Il faut dire que, dans le cas du poète, cela aura commencé dès la naissance dans un mutisme inaugural : « *ma notice biographique est imbibée de peurs / s'arrête en plein milieu d'une phrase à / la naissance // venu au monde avec le son coupé / c'était tellement fort exister que la première année, rien dit* ».

VOIX ANONYME

Oui, c'est fort exister, d'autant plus que ce n'est jamais un choix pour le sujet qui naît, mais on peut au moins décider de vivre comme figurant et non comme acteur, à la voix passive, comme «*des impersonnages*» qui sont vécus par les événements plus qu'ils ne les vivent, où «*la réalité [leur] arrive*» et où exister revient à «*imiter son propre rôle*». Ainsi, le poète hante le blanc «*halogène*» de son livre, se faufile tel un passe-muraille de page en page en convoquant fantômes, spectres, momies et morts-vivants : «*il y a vie / de l'autre côté des pages // on les tourne pour en revenir / plus soi que soi mais / c'est elle qui tourne*». Homme sans nom et sans qualités («*je répète trois fois mon nom devant le miroir / rien*»; «*ici derrière / les yeux ce n'est pas quelqu'un*»); sans adresse («*[...] il faut / poser le numéro de porte, je retarde ça depuis des mois / j'habite un blanc dans l'âme des livreurs*») et sans espèce («*je me retourne et je vois que j'imprime / des traces de chien*»), le poète ne se reconnaît que dans la déjection : «*des fois on rit tout seul / comme si on était / deux on rit / de reconnaître sa face / dans une toilette / on rit de se voir / se voir de s'être / fait prendre*». Plusieurs anacoluthes et le manque de ponctuation perturbent de manière intéressante le texte de Lambert en introduisant parfois une ambiguïté, un hic dans la syntaxe où la lecture trébuche quand, par exemple, un nom est à la fois complément et sujet : «*personne ne sait comment déclarer la paix / est ouverte*», transposant sur le plan du style l'idée d'une instabilité de l'être. La périphrase, très présente dans le poème, contribue également à une incompréhension momentanée pour le lecteur, alors qu'elle ouvre la voie à une myriade d'interprétations. Je pense tout particulièrement à un long passage écrit sans espacement, qui relève plutôt de la prose, et où une tension affleure lors d'un «*pyjama-party*», sans qu'on puisse bien comprendre ce qui se joue dans cette scène.

POÈTE CRYPTOGRAPHE

Parfois semée d'images éculées (l'anus solaire), de ritournelles infantiles, de références populaires, la langue est ainsi libérée de toute solennité pour aller s'enraciner dans un réel brutal, cru, illuminé «*au néant de néons*» et qui permet mieux, de cette façon, de défricher le terrain afin de dénicher le «*bout*» le plus beau : «*on le sentait depuis une heure frémir de feu / de rire dans les broussailles / le poème*». C'est bien par le poème qui s'écrit sous nos yeux qu'un certain sens de l'identité perdue se fait jour, peu à peu : le poème est alors un nouveau corps-corporel dont le signe vital est bien sa performativité. À la page 12, on peut lire : «*l'envie de rire / remonte le courant de la veine cave / court dans les tuyaux comme le martèlement de la vie / détenue / jusqu'au moment libre et perdu / d'un livre ouvert // page 12*». C'est bien dans ces extraits les plus expérimentaux, où une certaine performativité est à l'œuvre, que l'échange avec le lecteur tient lieu de consolation utopique, comme si on pouvait partager le poids du monde et en rire ensemble : «*la somme totale / des présences dans l'univers est / une // s'il fallait que nos pronoms personnels reviennent au même / on ne pourrait pas arrêter de rire // entre nous une frontière / imaginaire imaginerait / séparément un seul être // ce serait bien / vivre au hasard éparpillés / sans but // la même vie*». Surtout, et ce qui me paraît créatif ici, c'est que, contrairement à l'idée proustienne trop souvent convoquée, selon laquelle l'écrivain serait un traducteur et un déchiffreur des signes du monde, Lambert suggère plutôt que le poète est un cryptographe, un encodeur (les périphrases énigmatiques participent de cette esthétique), qui métamorphoserait l'inutilité atterrante de la vie : «*je change le connu en inconnu étrangement familier*». Le poème pourrait bien être une merveille, mais plutôt du type «*quincaillerie de minuit*», un secret noir sur blanc dont la signature est un chiasme précieux : «*poème pierres où bondir*» (premiers mots), «*pierres qui flottent*» (derniers mots).